

Titre original

Gothic's hearth

« Car la lumière ne vit que par son ombre »

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant au terme de l'article L122-5, (2e et 3e a, d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (art L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

C'est dans la folie que se trouve le vrai, j'en suis maintenant convaincu. La réalité parsème les bords du gouffre où les hommes se retiennent à ce qu'ils peuvent. Et moi depuis si peu de temps j'ai accepté de lâcher prise... et je tombe vers le néant de la vérité qui m'invite. Les gens qui me voient tomber se disent pauvre de lui... mais ils ne savent pas... ils ne voient pas car s'ils voyaient comme moi ils seraient aussi aveugle que je le suis à l'insensé de ce que nous sommes. Quand la réalité des parois me touche, je hurle et je retrouve le calme de la chute où le seul sens et celui qui m'entraîne vers le bas, toujours plus profondément vers ce qui existe vraiment.

Je tombe dans le néant et des ailes me poussent et j'écris avec le sang de mes rêves sur les murs de vos réalités. Et plus j'écris plus se déchire ce qui ne m'a jamais porté. Et plus j'écris, plus je hurle mais plus je suis seul loin de ceux qui se retiennent. Et plus je hurle plus le silence me répond et plus je comprends que c'est lui qui détient cette seule vérité :

Je vais mourir, non... je suis déjà mort... et à jamais.

Journal d'un naufragé

Poèmes ...

Les Meutes humaines

Nous sommes les vampires de notre propre vie
et nous la dévorons aux lèvres de la nuit
Nous sommes les enfants inutiles moqueurs
dont les lèvres gercées couturées de bonheur
ne vomissent en s'ouvrant que l'immondice mal
arrachant la suture qui retient l'animal
que nous sommes. En cédant hurle et crache au soleil,
maudit la terre et l'homme notre monstre en sommeil
Et les ombres lâchées aux souvenirs du jour,
irrépressiblement sans cesse tuent et courent,
ne sauvant l'éternel de leurs minables êtres
qu'en jetant tout leurs corps au brasier de la bête.

La femme vulgaire

Elle insultait le monde de son siège branlant.
Quand elle parlait de mort et des autres brûlant
dans les affres immondes que seule elle voyait,
sous les yeux d'un Satan vers lequel envoyer
son âme se barrant au fond de ses paroles
et les gens se marrant à la voix de la folle
qui sans n'y rien sembler sous son couteau de haine
était perdue et seule, le bourreau de sa peine
et eux à tous ses cris et sa rage ténue
ne répondaient que par mépris à l'infâme inconnue
mais dans mes yeux ses larmes étaient plus que sa voix
en priant maintenant qu'elle n'insulte que moi.

Jouer avec les mouches

Elles dansaient tout autour de son blême visage
bouillonnante nuée, bourdonnante de rage,
se posaient souveraines en un vrombissement
sur sa peau encore tiède, leurs ailes s'agitant
en un ballet moqueur, qu'elles jouent à ses oreilles
du festin qu'il leurs offre depuis sa fin la veille.
Mouvance de couleurs du vert au rouge acier,
tâches venant grêler de sa tête à ses pieds,
se fichant de pudeur, explorant de leurs corps
les sinistres tréfonds et les affres du mort.
Se posent sur ses yeux, ses narines et sa bouche
et toujours plus nombreuses elles viennent, les mouches.]
Agitant de leurs vies celui qui n'a eu droit,
en enfant sur une mine, à un tombeau de roi.
Et son sourire de même s'est figé dans le sable
ne pouvant étouffer l'essaim interminable.

Opium

Génie du mal, fumée, bleu de mes yeux, se noie
au blanc de tes paupières de serpent. M'envahit.
Tu caresses ma langue à la lampe aux regrets,
plongeant plus loin, plus doux et si profonde en moi.

Berce mes yeux de rêves, Shéhérazade assoupie,
plus amour quand ta plume s'exhale si fine après
avoir coulé ma vie dans l'ambre de l'émoi
où l'or qui tend ma peau, exacerbe désir,
qui monte et redescend le long de ma colonne
en un doux bercement quand frissonne mon corps
et libère à regret des volutes en soupir.

Papillon tu t'envoles, tourbillon me pardonne
de n'être que ta soie qui s'abandonne encore
au souffle, chrysalide, qui lentement se déchire,
dont la bouche libère d'autres enfants sublimes
qui ont secoué mon corps de leurs battements de rêve
et fait trembler ma peau et se dresser mon sein
dans ma tête, illusions où leurs couleurs se griment
et fait de moi princesse, leurs sirupeuses sèves
dont le parfum m'enivre de nouvelles visions.

Coeur en fuite

Moi, le cœur déchiré d'un monde recousu,
plaie béante et immonde qui sillonne vos rues.
Vous, les têtes aveugles d'un corps que j'ai quitté !
Moi, je me bats encore aux pulsions que j'étais !
Le sang coule aux dires du charme de la mort
quand roulent les tambours et tous vos cris encore :

Gothiste, Gothiste tu n'es pas à ta place !

Aber Gott ist... Gott ist.... was ?

Ma chair oxydée se pare du noir de mes idées,
tandis que vous même, vous même palissez.
Vous me faites coucher avec Satan, croyants,
moi je ne vois en vous que cette peur qui vous ment.

Gothiste, Gothiste ...rentre dans ma carcasse !

Aber Gott ist...Gott ist...was ?

Poètes imbéciles

Et si tous les poètes étaient pilleurs de tombes
Leurs gorges de corbeaux écorchant les colombes
Heureux de découvrir dans le corps de martyrs
des bijoux, des trésors dont ils font leurs satyres
Saignant des mots si froids sur leurs pages de glaces
piochant sourd aux regards, pérorant de la masse
Charognard orgueilleux, parasite inutile
qui jouit de son savoir comme l'idiot malhabile
pourrait dire qu'il joue, aussi bien de ses cils
Ne lisant rien des autres et se voulant sibylle
S'appuyant sur des morts, se plagiant entre frères
et rêvant de coucher tous les maux de la terre.
en voulant de leurs plumes soulever cette dalle
qui doit bien leurs cacher les restes du saints Graal
exposant leur folie, leurs douleurs et leur doutes
en voulant partager comme on montre ses croûtes
Les poètes sont des sourds qui sont muets d'exister
qui ont cru que l'amour et la vie s'écrivaient.
Les poètes sont des fous que tous les saints rebutent,
croyant mener combat mais c'est contre eux qu'ils luttent.
Voulant domestiquer la vie dans leurs cahiers
au point de ne plus être que des pages en papier.

Noyer la lune

La lune est tombée sur l'eau verte
de l'étang dont elle a tatoué la peau
et brille en pure perte
n'aveuglant pas les crapauds
qui croassent dans les joncs
embrouillent son image
en brusques et froids plongeurs
qui troublent son visage
Un grand oiseau de nuit
battant lourd l'air obscur
fait taire le ballet qui nage à sa figure.
Des araignées d'eau noires s'esquivent fins anneaux
que des remous plus sombres suivent au fond des eaux.
Les joncs à peine aimés par sa raie de lumière,
frémissent sous le vent, un souffle de colère.
Parfois les feuilles au fond de l'eau brune du bord,
sont poussées par un monstre les frôlant de son corps.
Un pâle cocon de soie doucement se balance
au pied d'un vieux tronc d'arbre, auprès des roseaux,
danse.]
Un hurlement de chien vient déchirer la nuit

mais plus rauque et plus fort et puis brusquement fuit.
Des pas qui se rapprochent, des ronces sont poussées;
alors que l'œil blanc de l'astre s'émoussait
en voile de nuages et froncent ses paupières
repeignent tout au noir et au gris de la pierre,
ne laissent plus que moi assise et pieds baignant
dans l'eau froide qui berce, les ombres me ceignant

Carapace

On ne joue jamais rien que le "je" de nos vies
que l'on voue à genou à leurs basses envies.
La lueur des autres est un leurre dans nos doigts
dont on aime la couleur les pressant maladroit
en étouffant la flamme où l'on veut se mirer
et brisant le miroir quand ils disent l'admirer
mais la lézarde obscure occulte notre face
et masque nos figures aux tranchants de la glace
On ne veut jamais croire à leurs pâles reflets
dont les éclats nous blessent sans savoir qui l'on est
On se coupe d'un monde aux vestiges des voix
que l'on prétend entendre en les appelant sa voie
aveuglés et meurtris aux échardes semées
en recherchant les autres alors qu'on veut s'aimer

Abanoun

Et la mer tout autour crie reviens mon amour
les plumes des oiseaux bruissant dans les rafales
de ce vent qui emporte les mots qui font mal
et les larmes et bruine emmêlées à leur tour
avalant dans leurs flots le dur sel des regrets
qui sature ma peau et craquelle mon cœur
au son des lourdes vagues se battant entre sœurs
et le tissu claquant comme mon poing frapperait
ce refrain qui me pousse à ne plus repartir
et cesser ces pensées me menant vers l'ailleurs
qui serait mon pays mais jamais ma demeure
et le varech exhale à mes pas qui s'étirent
une odeur que l'on n'aime à ne plus ressentir
et le sable s'écoule aux traces qui se firent
avalant de leurs corps les blessures des dunes
que le flot lentement mange au gré de la lune
et captés par ces marques, enfin cesse de fuir

Venus d'inox

Dans l'enfer et les flammes, amers tourments d'aimer,
je m'y suis jeter femme, mais le suis-je désormais ?
Dans les affres lugubres des machines d'acier
qui lacèrent ma peau de leurs ongles rouillés,
Dans la fonte et la suie qui brûlent mes paupières
qui détrempent mon front de leurs langues de fer,
Dans l'anneau de métal qui entrave mon corps
où un bras de golem m'enchaîne à ce décor
laisse des marques noires à l'ombre de son rire
dont résonne le cri au fond de l'avenir
Et ses yeux torches froides survolent sans chaleur
ma peau qui se raidit, plaquée, rivée d'horreur.
Sonde perçant mon cœur, qui bat encore, aspire
le sang et de laiton, en fusion le remplir.
Mes entrailles soulèvent mes côtes aux bas d'os.
Martèle le marteau de leurs voix dans ma fosse.
Rompe, et tout est broyé dans les mâchoires du four
dont les crocs me dissèquent et qu'on appelle "amour"
Crack, la chair qui reste, ne vomis que la tôle
de ma vie que l'air lustre et que prudents ils chaulent

Leurs chiffons sales m'essuient, vénus au corps d'inox
de son carcan de mousse, de leurs fruits paradoxe
de désir. Mais ont peur quand ma voix de synthèse
leur demande maintenant sans pudeur où l'on baise.

La mort de l'univers

L'espace est la rétine d'un corps qui s'y imprime
courbe de souvenirs, membrane au corps d'abîme
dont les murs se font ombre à l'inerte regard
de celui qui ne voit les cordes de l'histoire
qui se lient de leurs nœuds, à sa tête accrochées.
A l'échafaud, le pendu, que le temps à fauché,
se balance à jamais au rythme de sa fin
dont l'heure de la mort n'est qu'un poids dans ses mains
Ses yeux gonflés de vide n'ont rien de relatif
à sa langue qui s'étend en râles convulsifs
et tente d'éloigner le privant de ses mots
les quantiques corbeaux qui lui percent la peau
qui se pressent à l'échelle pour en manger le cœur
mais les barreaux sont trop distendus pour demeure
et ne font que passer en picorant l'œil noir
de l'infini qui n'est que le fini miroir

Fils du froid

S'envolent les flocons, sous les gifles du vent
Improbables esquisses de vies se dissolvant
Dans l'abîme des leurs qui de leur corps d'avant
Font un maigre linceul aux seuls survivants
Condamnés à s'éteindre et en larmes se fondre
Et de ces souvenirs sans cesse se morfondre
Aux nouvelles cohortes encore renouvelées
S'acharnant de leurs corps à vouloir s'élever
Mais finissant toujours quelque soit le moment
En un flot de regrets qui sans savoir comment
Feront naître sans fin ceux qui viendront ensuite
Les tenants condamnés à la chute et la fuite

Amour Violette

Ne brûle pas tes larmes à la flamme des cieux
bleus, vers qui nul n'aura l'espoir de rêver mieux.
Laisse donc à leur astre ces vides qui ne peuvent
rien aux corps dans le tien, qui avides se meuvent.
Fais de ceux qui ne sont et ne font rien pour toi,
d'aveugles illusions et ta main dans mes doigts.
Que leurs sueurs sur ton dos soient nos matins d'hier,
où l'eau de la rivière y brassait pas et pierres
et que leurs souffles froids qui te brûlaient la peau
ne soient plus que nos voix, qui leur tournent le dos.
Pour que fleur qui se meurt sur un drap trop étroit
s'échappe sans douleur de leur bras qui ne voient
le jardin où tes yeux n'épousent que nos rires,
pour eux, un adieu, pour nous un avenir..

La baudroie

Regarde. Œil laiteux, disque noir,
corps ébène et osseux, sa mâchoire
fend son sourire en lames, où tapis, ses crochets,
cartilage amer au froid de ces rochers,
lacèrent en coutures et referment le vide
de sa peau noire ébène et d'entrailles avides.
Se cèlent, barbelés, l'abîme et les viscères
du monstre qui agite, devant, cette lumière.
Quand passe un faible trait qui d'argent n'est qu'un vœux,
par ses nageoires, tourbillon n'est que vase à ses yeux
et brusque s'ouvrent alors un sillon. Est happé
son corps par le gouffre, sans pouvoir échapper
à sa vie qui s'achève. Retombent en mourant
les vestiges d'un rire maquillé de courant
et se clôturè alors à nouveau la prison,
d'où elle agite encore et encore le tison.
La vase lentement retombe et fine masque
toujours mieux la chair et la peau flasque,
d'où ne naît plus qu'un phare au milieu du récif.
Il est déjà trop tard, nos rêves entre ses griffes
où nos questions ne font qu'enterrer le mystère
dont on ne voit plus rien que sa propre lumière

Feu aux poudres

Tu me consumes au plus profond de mon âme
poudre d'argent et blanche flamme.
Quand j'ai froid, quand je suis seule je pense à toi
Je te prends quand j'ai chaud et tu me fais froid
dans le dos...il y a longtemps je voulais t'arrêter
Crié, idiote, finie, je l'ai juré
C'était il y a longtemps, je crois, je t'aurais
sous-estimer ou peut-être ai-je cru
que je trouverai d'autres saluts
mais il n'y a eu que toi
qui m'a tendu les bras et envahi de joie
mon amie tu m'as vendu l'espoir
mais chaque fois après je retrouve le noir
je suis esclave de ta liberté
et tu restes ma chaîne dorée
Je n'aime plus personne car ne connaît que toi
Je vois par toi, je vis comme ça
Je meurs aussi, je suis seule et j'ai froid
qui pourra me réchauffer cette fois
toi ?
bon d'accord, une dernière fois...

Cadavre exquis

Doucement déposée sur ses lèvres ouvertes
j'ai le goût de sa peau toute à ma langue offerte
Pulsent mes ailes d'ange à ce met délicat
me retrouve frôlant sa hanche de mes doigts
micas. Un souffle d'air berce leur duvet d'or
quand je l'effleure à peine d'un battement de corps
slalome entre les gouttes de pluie, perles mouvantes
sur les poils ambres luisent, leurs formes vacillantes
bois à leurs fins diadèmes, sillonne l'ourlet blanc
frôlent mes pattes ébènes au carmin le bordant
mais brusquement s'agitent les herbes érigées
et caressent lascives la vestale allongée
et des abîmes noirs se pressent silhouettes
dont la griffe s'abat au dessus de ma tête
me font peur. Je m'envole grosse mouche anthracite,
troublant l'air, bourdonne, d'un grognement de fuite
au dessus de la femme peau laiteuse immobile
dont la verte marée et les ombres subtiles
du matin au grenat, du soleil ouvrant l'œil
impoli dont les feux embrassent le cercueil.
mais les sombres en cercle, la larme au garde à vous

ferment les yeux, parlent, et ferment le trou
qui l'avale lugubre, ténèbres et enfers
éloigne les insectes et la vie de ses chers
Leur laisse un souvenir mordu de marbre froid
d'une beauté lunaire morte et belle à la fois

Papillon blanc

Une femme air affolée, blafarde et essoufflée
regarde

La lune dans ses yeux frissonne à son reflet
de peur

Le flanc couvert de marques. De sang carmin mordu
d'échardes.

La main sur la poitrine, de froid, d'horreur perdu,
son cœur,
précipite ses pas, pieds nus battant la terre
si froide.

Les ronces qui la giflent, ses cheveux d'or lacèrent
ses lèvres
se voilent de mystères qui étouffent le monstre
malade
dont les yeux la transperce de leur clignement d'ombres
de fièvre
qu'éponge la forêt, sa gueule aux crocs des arbres
aigus
la fait fuir, un espoir qui la tient. Voix macabre
du vent
supplie, se cogne trébuche et se relève aveugle

perdue

tombe dans l'eau troublée du lac aux larmes seules
mouvant
de ses regrets aux vagues, couture en geste brusque
puis noie
dans le silence à l'œil de l'eau au blanc son buste
surnage
sa chevelure d'algues ambrées au fil qui berce
chatoie
et tremble la lumière qui, refermés, caresse
ses doigts.

Trop de trois

De combien est le prix à l'été de nos vies,
allaitant le garçon au passé de l'envie.
Enserre de ses doigts le sein de nos regrets
de sa gorge pressant et sa main resserrée
sur la peau, en nos coeurs, se gorge de désir
de vivre mon bonheur dont il est le vampire
hurle de rage et faim puis dévore en succions
mon corps sage qu'il consume fait jaillir en pulsions
le lait doux, triste et chaud qui se lie au sang froid
de celui qui me tue et m'éloigne de toi

La dame aux chats

Je me mourrai d'ennui, seule en vie étrangère
Parcourant ce pays de mes rêves amers
Je n'avais rien à faire ce temps est méprisé
Tant de mots que j'aurais, si tôt aimé briser
Alors qu'un autre jour, enfin montra sa flamme
Elle entra mon amour par les yeux de mon âme

Elle était folle, je le savais
Autant peut-être que je l'étais

Comme les deux côtés d'un unique miroir
auraient peur au projeté de leur premier regard
Je n'encadrais son rire et ses enfants les chats,
qu'au début elle appelait, tout à côté de moi

Je ne sais plus trop quand, nos voix ont mues, changées,
qu'elle a mise sur moi, sa patte, ange blessé

J'en étais folle je le savais
Autant peut-être qu'elle l'était

Quand seule elle pleurait,
ses larmes coulaient sur mes joues.
J'étais son mur de gré, elle était mon bijou
et quand elle m'a dit :

je me sens bien auprès de toi
J'aurai voulu lui dire : «moi je ne sens plus rien

quand je suis loin de toi»

Quand elle m'invita, pieds nus, à travers ville
Au bord du bleu Danube, à un bar de son île

Elle qui avait peu d'argent,
Elle qui en passant, faisait rire les gens
Elle qui m'a offert le plus beau des cadeaux
Celui de croire à la lumière
Quand la lune est sur l'eau. De dire que j'étais,
tout comme ses enfants les chats,
un mystère qu'on aime, avoir auprès de soi

Carresse

De ses yeux, prisonnier l'astre lune qui luit,
fendus de larmes noires qui les griffent de nuit
regarde et mon reflet en eux se fait lumière
quand ils luisent aux feux de mes sombres prières.
Sa patte en jade agile a posé sur ma peau
laiteuse ses coussins qui masquent les couteaux
qui saignent de sillons, mes doigts qui sont perdus
dans l'abîme et le soir où ils ont disparus,
sous la fourrure au jais qui ceint son corps si fier,
me toise le félin et n'offre que mystère
à mon âme et la berce en doux ronronnements
pour me faire avec grâce, cadeau de ce moment.

Mouroir

Une fenêtre sale aux pluies de tant d'années
Un papillon de soie, pattes en duvet blanc
bat de l'aile et bourdonne en écrasant ses flancs
près d'un vieux pot de fleurs dont le temps a fané
la couleur. Fausse rose, abîmée, pauvre sœur
comme lui de poussière, son plastique se moque
du piège dont la glace ne vibre de ses chocs
Se bat, triste combat au miroir oppresseur
l'insecte dont la lutte a grondé puis s'arrête
à la plainte du mur où il heurte sa tête
sur le dos tente encore d'attraper de ses pattes
le froid hublot de verre que convulsif il gratte
et puis meurt tas blafard dans un coin replié
entre les mégots gris et les déchets d'un soir
sa lumière passée est maculée de noir

Destination finale

Celle qui n'avait pas de prénom a fait graver sur ma peau
pâle]
un peu des mots qu'on ne lisait qu'aux tréfonds de ses
yeux d'opale]

Elle qui avait des larmes telles qu'elle pouvait inonder
mon cœur]
battre ma peau, laver ma vie, m'emmêler l'âme entre ses
pleurs]

Celle qui n'avait pas de famille et à qui j'ai donné la
mienne]
un peu du bonheur qui ne brille que lorsque ma main et la
sienne]

ne formaient qu'une seule étoile, le centre de notre
univers]
nos doigts refermés sur le noir, d'où ne naissait que la
lumière]

Lorsque son âme à mon chevet me faisait aimer
l'existence]

de cet amour dans nos regards, de cette vie en sa
présence]

Celle qui avait ces imbéciles et se payait de leurs pulsions
pères de familles se soulageant avant d'aller à la maison

embrasser leurs fils et leurs filles, l'embrassaient elle un
peu partout]
en remplissant le vide dont eux, ils ne percevait que les
trous...]

que l'on pensait de nos deux cœurs au bandage de notre
bonheur]
en leur faisant dès qu'ils partaient, avec plaisir, des bras
d'honneur]

et puis moi je t'avais promis un long voyage en amoureux
j'y avais perdu un ami mais gagné de l'argent pour deux

mais il a fallu que tu tombes ce soir d'hiver sur ce taré
que j'ai trouvé avant les flics.. qui a souffert.. mais pas
assez]

Toi qui n'avait pas de prénom, à part celui du souvenir
que je revois de la prison où se pourrit mon avenir

Nous qui n'avions pas d'autres rêves.. que d'être heureuses
et pour toujours]

Nos dernières paroles s'achèvent sur cette croix d'un autre
jour..]

que j'imagine de ma cellule, où je voudrai bien te
rejoindre]

et les billets pour ce voyage eux ne manquent pour
t'atteindre..]

Aloïs

J'ai
perdu mon nom quand tu m'as donné le tien
et
si Gaspard était mon père ou bien mon chien
mais
quand le passé est le présent et qu'à présent est effacé
c'est
une gomme rongant les lettres vives de mes pensées
fait
table rase quand perd une case mon esprit
n'est
plus qu'un fier lépreux serrant la main d'autrui
Les
gens me reconnaissent mais moi ne les connaît
et
l'oubli leur apprend que l'esprit lui ne naît
des
contagieuses raisons quand les autres à leur tour
vous oublient dans l'oubli qui consume vos jours

Effraie

Elle, noir de corbeau, pupille de colombe
Ceinte de lumière, posée là sur la tombe
D'un piaillage rauque à la musique douce
Fais battre mes ailes et lentement glousse

Moi l'oiseau blanc posé parmi les ombres du temps
Sous mes griffes, la pierre, une fin de printemps
La rosée luit sur ma livrée, quand je m'ébroue
Tête cachée, plumes lustrées, tâchées de roux

Hulule en cette nuit, à l'aveugle silence,
et l'œil de la lune en mes yeux d'ambre danse..
Le serre contre moi ce corps encore froid
d'une vie que l'effraie demain n'effleurera

Croire ne suffit pas

Je croyais mes yeux, calices, fait de mes larmes
mais ils sont nés supplices au doux froid de mon âme

Je pensais de mon souffle m'échapper des rancœurs
mais n'était que prison où s'enferme mon cœur

Je vivais de mes mots en croyant à leur sens
ce n'était qu'un fardeau qui brûlait mon silence

J'espérais ton amour, comme quoi tout est possible
Aux charmes de mes mots en déchirer la bible.

Il faut croire que ton Dieu était plus haut que nous
Puisqu'il te prend la main et me pend à ton cou

Datura

Datura noire, en cor, résonne en moi
me crie ta fleur d'espoir, une autre ode de joie
Se meurt ton parfum au cœur de mes veines
Tu hantes mes matins du peu qu'ils se souviennent
La rose est sans attrait quand ta pause m'écorche
Fais de mon âme prose à ta voix qui m'est proche
Datura noire je suis, calice de ta sève
L'écrit de délice sur lequel je m'achève
Brûle ta corolle, pétale aux maints arômes
quand tu hurles folle sur le souffle des hommes
La rose est poésie quand tu m'emplis de toi
Fais de mon âme, prose, à l'encre de ta voix
Oui, Datura blanche non tu n'existes plus
Un ange de feu-folie t'a brûlée à ma vue
Non, Datura blanche, oui, tu n'excites plus
Les cendres de ton charme en moi ont disparues

Ame rétive

Une araignée noire posée sur ta joue blanche
Tisse tous tes regrets, de tes larmes s'épanche
Glisse au long de ta peau, de tes sanglots s'enfuit
que d'un revers de main, de honte tu essuies
Toile en chagrins passés que nul pourtant ne sait
Voile amer d'un bonheur à grand peine esquissé
Proie captive aux crochets, du filet piège au temps
Sois immobile, toi, l'éprise en sanglotant.

Pendulaire

Vingt-trois larmes salées remontent à mes joues
et viennent se noyer en long filés de bruine
dans l'azur et le bleu s'irisant de rouge ou
feu forme l'océan de mes yeux en ruines

Le mouchoir s'assèche de mes sanglots perdus
Se recoud lentement du fil de cet espoir
replié à jamais par tant de mots déçus
reçus puis rejetés, aveuglés par l'histoire

d'une ado qui aimait un garçon sans y croire
d'un garçon illusoire, d'une lettre oubliée
au fond d'un vieux tiroir, d'une ado que j'étais
d'une ado oubliée au collier de lin noir

croir sytan çongar un maiai qui donadu
noir lin de liercol au ébliou donadu

Masani

Parmi les ombres du temps, au souffle des ténèbres,
aux griffes, froid silence, la terre semble s'ouvrir,
accouchant d'une nymphe qui se dresse funèbre,
marche nue dans les ronces, s'entrouvrent en soupirs.
Ses yeux, lunes blafardes, de leur noirceur se fraient
sous le regard des dieux, un passage interdit.
Cet oiseau éternel au masque de l'effraie,
le corps en marbre blanc succube à l'appétit,
désirable, déesse, vampire dont la faim
ne fait battre son cœur et son cri ne soulève
ni sa peau ni son sein de fille damnée d'Eve.
A ses lèvres rougies l'ineffable parfum
de la faucheuse embrase le corps qu'elle ne peut prendre
et qui vient l'appeler au creux de gorge ; Livre
le flot diamant qui doux, asperge sa peau tendre,
l'inonde faussement du sentiment de vivre,
s'écoule et boit son âme qu'elle noircit à jamais
de cette fin des autres qui s'éteignent en râles
et renaissent parfois tristes âmes damnées
descendant sans passion de l'indicible mal
qu'elle a fait avec celle qu'elle déchire et qu'elle mord

triste vierge d'années chaque soir est violée
par son propre désir, ses cuisses entre la mort
qui la prend dans son antre mais ne peut l'empaler

Germaine sans histoire

Ouais elle s'est barrée mes yeux..
Et elle m'a boulet le cœur
Un regard de travers et un pied en demeure
Un gros poing sur mon nez
Un point final d'ailleurs
C'était bien terminé
Ça fait mal et j'ai peur
T'es vraiment qu'une ordure
Et puis c'est moi qui pleure
Si tu crois que c'est dur
Et que c'est moi qui meurs
Fais bien gaffe ma jolie
Toi que j'appelais ma sœur
Une griffe sur ton lit
et ta rancœur ta baffé
tout juste après l'amour
c'était pas une farce
même si ça tourne court
tu voulais qu'on le fasse
mais on m'appelle folie
et tu sauras pourquoi

non, personne , jolie
personne ne me jette moi
Un sale chat dans les pattes
miaule j'en fiche un cou
mais moi j'avance pas
moi je pensais à nous
c'est glauque ça pue dehors
ça sent la pisse, la mort
moi j'ai la robe usée..
le mal de l'abusée
oui Satan m'a baisé
mais c'est pas terminé
Satan aussi il me connaît
ça fait longtemps que j'me l'suis fait
tu m'entends ? derrière tes vitres
sûre que t'es là.. quelque part
à me voir vaquer seule dans le noir
tu m'entends...sûr que tu ris
que tu ris de moi dans le soir
à faire la pitre au milieu des poubelles
sûr que tu ris pucelle de me voir ainsi..
je prends.. une brique je la balance..
raté mon coup.. t'as de la chance..
claque.. tombe sur le pavé..
j'ai la main pleine de sang séché..
bizarre..

j'ai mes cheveux blond dans les narines
qu'au moins il me bouche cette odeur..
de latrine
y'a un gars glauque qui me regarde..
et un vieux poivrot qui écluse sa bibine..
s'ils me suivent je leur coupe les..
un pigeon passe, ce qu'il est laid..
lui manque une patte..
moi j'aimerais bien... voler..
j'ai encore ta sueur sur ma peau..
le grain de ton corps me gratte
je te jure que si..
je me retourne mais je suis trop avancée
dans la nuit..
tu n'es plus là.. ni ton appart'
il n'y a même pas la lune,
pour éclairer mes idées sombres
tu m'entends la brune..
moi je baise avec ton ombre.
tu m'entends ?... tiens j'ai des tâches..
grenat sur ma robe... au réverbère
je frotte mais ça part pas..
ma soie berbère ne me lâche pas !
pas toi en plus... déjà hier..
moi qui croyait avoir trouvé..
de l'or.. de l'or dans mes souliers.. je marche, une crotte de

chien..

la vache c'est dégueulasse, et puis je n'y vois rien

mamie disait que j'ai des yeux vert d'olivine..

si elle était aveugle... à quoi ça sert

mine mes heures, mais arrive enfin..

au port... les bateau dansent.. dans les lumières des bites

éclairent le corps d'un marin qui dort,

sale cuite..

j'avance vers l'eau.. sent la marée..

envie de vomir.. c'est pas vraie,

vomis dans les poissons,

le sel de mes regrets plus que notre passion

pique la bouteille au matelot dormant

regarde le couchant.. la bois la boisson poison..

qui m'emmène.. oh qui m'emmène si loin d'un monde..

dans un univers au ballet ou la beauté chaque seconde..

éclate en bulles de savon.. sirupe le long de mes yeux clairs

au bas de mes joues qu'elle berce de lumière..

de bonheur heureux.. de chat caressant mon corps de

sphinx

à l'écueil de mon buste, au firmament du flot inondant

mon larynx

j'ai les doigts s'égarant sur le matelot dormant,

prends peur, se réveille et bascule, pas dans le rêve..

dans l'eau plouf du dock pétrole

reprends mes esprits souris folle...

reprends la bouteille danse sur les quais...
adieu ma sœur.. à ta santé..
adieu.. mon amour je te hais
vieille pouf...
le marin surgit.. dégoulinant de flotte..
un chapelet d'algues autour du cou..
je rote... lui au regard... fou
puis tout à coup...
tout s'effondre ma mâchoire..
quelle fût donc la fin de l'histoire

Fleur de laitue

Quel jour est-on, aucune idée.. Quelle année et quel mois
?

Les oiseaux ont posé leurs pattes aux barbelés
qui entourent mon cœur et la cour encerclée.
Ils ont chanté pour eux et se moquent de moi..
Quel jour est-on ? Quel jour est-on ? Je ne sais pas...

Le geôlier me regarde, moi je vois les oiseaux
Je ne suis pas un saint... au moindre doute il sait
Le geôlier me regarde.. il ne voit que barreaux
qu'il tuera l'assassin qu'il emmène pisser

Les trois moineaux s'envolent, en pépianant, libres tournent
au dessus des menottes et des chaînes d'acier
qui se dressent en grinçant sur le sol sombre tourbe

Quel jour est-on ? Je ne sais pas.. et mon bandeau me
gratte]
cet œil n'est plus bon qu'à pleurer... la vie est plate

Il y a toujours un pissenlit qui a poussé comme par hasard
entre l'enfer de la prison et cette terre en désespoir

J'avance encore.. cabane miteuse en triste bois
Gravée de rêve et de prières que je ne vois
Pousse la porte...puanteur infecte de ma vie
est écrasée à son passage la fleur sans bruit

Disparaît referme la porte et mes doigts sous la cuvette

Quel jour est-on ? Quel être est-on ? Quelle mort a--t'on
?

ressort lame d'argent, couteau logé sous la lunette
le fait danser dans mes poings liés, pense au maton
pense aux oiseaux, pense aux barreaux de la prison

ouvre la porte.

Naissance d'un tyran

Le vent a battu les battants de bois lourd
des volets qui claquant se sont ouvert au jour
Par la fenêtre immense une ombre fugitive
est passée pour finir éclipsee sous l'ogive
de la fenêtre aux verres qui ont volés soudain
ne laissant que gravats sous le grondement d'un
missile qui a vomit de ses sombres entrailles
le feu qui a mangé sans fin l'épouvantail
de ce camp retranché, d'hôpital qui n'était
qu'un tapis de mourants qu'il a exécuté
et les enfants en pleurs qui ont perdu la tête
de leurs parents qui tremblent secoué par la brouette
que les bras des restants qui sont bien souvent seuls
portent en pleurs les cris qui n'ont plus de linceul
et au milieu des cendres un enfant est dressé
sur le sein de sa mère, sur son sang a versé
ses larmes et n'en a plus. Maintenant la colère
le tient droit comme son arme et sa main sur le fer
montre l'avion qui gronde et a volé sa vie
il lui faut une vengeance et ce n'est pas son cri
qui le vengera seul quand sauveuse une voix
s'élève au milieu des restes et crie "Tous avec moi !"

vengeance, vengeance souffle sur leurs traces
vengeance, vengeance il n'y a plus d'enfants
vengeance, vengeance ce ne sont que des traces
vengeance, vengeance, des traces de sang

vengeance, vengeance souffle sur leurs traces
vengeance, vengeance il n'y plus d'enfants
vengeance, vengeance ce ne sont que des traces
vengeance, vengeance, des traces de sang

tuez, tuez, tuez les tous car ils sont tous les mêmes
le pilote jusqu'à celle qui écrit ce poème
tuez, tuez, tuez les tous car ils ne méritent rien
qui n'a pleuré sur ces gravats n'est pas un des tiens
tuez, tuez, tuez les tous qu'importe désormais
tu n'as plus de repos, tu souffres car tu aimais
tuez, tuez, tuez nous tous car nous le méritons
que le sang des tes pleurs tâche ce que nous aimons
qui n'a jamais souffert ne peut jamais savoir
ce que fait de serrer sa mère sans plus d'espoir

Ne m'ouvrez pas les yeux

Je suis l'étranger qui s'est perdu chez lui
spectre sans murmure marchant sans bruit
traversant les souffrances, murs de grès et de glaises
au ciment de douleurs aux linteaux du malaise
Mes pas n'ont écorché ni les rivés rouillés
ni les larmes mes joues qui les ont essuyées
et mes doigts pâles aux gouttes qui pressés clapotis
Tombe au long de ma route cette traînée rubis
où le fer n'est plus rien que ces peines à mes pieds
cicatrices que je traîne sans pouvoir les expier
quand n'entend mon fantôme au loin les chiens savants
attirés par l'odeur précipitent en bavant
leurs gueules du pardon qui écharpent mon être
se plantent et maintiennent mon esprit sur le tertre
de ce tombeau. Infâmes et prisonniers mes membres
se crispent de vouloir mais sans savoir défendre
mon âme qu'ils ont ouverte. Mes yeux cernés, folie
enchaînés aux barreaux ont hurlé dans ce lit.
Au carrelage où ne grince que l'auréole verte
d'un dieu maudit dont l'œil garde la porte ouverte
voie infâme et moqueuse d'où s'échappent les anges

qui miséricordieux veulent refermer la fange
Au coton de leurs voix, humide je ne savais
qu'ils creusaient ma folie en voulant m'en sauver
J'étais déjà perdue à leurs entailles en croix
quand la guêpe a piqué son venin dans mon bras
moi je hurle : - « Vous ne comprenez pas !
Pourquoi ainsi marquer mes yeux au noir de suie ? »
mais eux ils ne riaient qu'en apportant leur scie
« Laissez moi s'il vous plaît, pourquoi ainsi me faire
ouvrir les yeux sur ce qui n'est rien que l'enfer ! »
mais quand ils ont pausé sur mes paupières l'acier
j'ai compris que l'éther n'était que du papier
et le sang de ce monde a coulé sur ma joue
quand les lames immondes m'ont apprise à dire « nous »

Ver maudit

Moi triste je t'ai cru quand confiant tu m'as dit
qu'au dessous de l'enfer était le paradis
et j'ai creusé ma tombe en écorchant mes rires
au meilleur ne voulant plus qu'espérer le pire
et de toutes ces histoires que je n'ai pas gardé
voulant me trouver laide quand l'on me regardait
espérant le dégoût, dans l'autre et son regard
ne voyant plus que mal là où n'était qu'espoir
Il ne me reste rien maintenant, j'ai l'enfer
j'ai compris mais trop tard que rien n'était sous terre
et que de m'enfoncer toujours dans ma folie
je n'avais rien gagné car tous s'étaient enfuis
maintenant je suis seule sans pouvoir avancer
Sachant que mon enfer n'avait que commencé
et que sa seule fin était sans doute la mienne
sous l'enfer il n'y a rien, rien que nos âmes en peine
qui ont creusé leurs tombes à l'ombre d'un meilleur
qu'elles ne pouvaient voir qu'en le voyant ailleurs
Au dessous de l'enfer il n'y a que regrets
rien que nos âmes en peines qui s'y sont égarées
Au dessous de l'enfer j'ai refermé la porte
dernière moi il n'y a rien, rien que promesses mortes.

Holstein

Tu es seule gothique parmi tous les plagiats
et je veux t'imiter comme tous ceux que je vois
J'ai maquillé mes yeux de mes envies de mort
et je me donne un genre comme j'ai vendu mon corps
sans vraiment le vouloir, juste écouté mon cœur
dont je ne sais plus voir, maintenant que douleur
et comme des oiseaux qui tous fiers chanteraient
juste pour eux sans cesse mais jamais n'aimeraient
ce qu'ils ont pu produire, picorant les mourants
Sans vraiment se nourrir, pour se sentir vivant.
sans aucun charme aimer à provoquer la peur
quand on est qu'une enfant qui refoule ses pleurs
et tacher ses poèmes en faisant de ses peines
comme un affreux drapeau tout ce carcan de haines
et puis tout ça pour quoi ? Croire dominer sa fin
qui fait bien peu de cas de ces tristes pantins
que nous sommes en disant aimer la différence
quand c'est de son refus que l'on a pris naissance

Ce qui n'est plus qu'histoire

Et c'est cette clôture que j'aimais à franchir
quand mes pieds dans les herbes et sans plus réfléchir
moi je courais vers toi et les brins nous frôlant
nous dansions en riant nous tombions en roulant
pour ne plus rien former qu'un seul corps enlacé
mes mains pressant ton dos tendrement j'embrassais
ton cou et puis couvert de pailles et de fleurs,
d'insectes et soleil, au feu de ces couleurs,
nos yeux ne voyaient plus que nos yeux tendrement
l'un dans l'autre nos cœurs se fondaient plus qu'amants
et ce champ était plus que l'univers même
c'était plus qu'un mot et bien plus que je t'aime
maintenant ce n'est plus qu'un barbelé de fer
que cette clôture où, moi je revis l'enfer
du souvenir de nous, de tes yeux et des miens
le champs n'a pas changé mais il ne change rien
aux larmes de mes yeux qui se perdent sans voir
ce qui s'était passé et qui n'est plus qu'histoire

Saints enterrés

Des gouttes sont tombées sur les noires allées
de ton antre où se dresse les âmes empalées
dont la détresse n'est que ce cri qui n'a plus
que ce filet carmin pour mendier son salut
et les hères aveugles ont mangé le silence
et accroché leurs maux au mot de pestilence
faisant vibrer près d'elles les nuées qui découvrent
la prison de leur corps qui lentement leur ouvre
une demeure roidie plus blanche que le marbre
sous laquelle prend vie lentement la peau glabre
car les crocs de la grotte n'ont pas broyé leurs os
qui gardent cette empreinte de ce qui était eau
et n'est maintenant plus qu'une poupée de cire
dont la bouche s'est tue en soufflant l'avenir,
que la pierre grondant au dessus, sous les pieds,
de ceux qui la creusant cherchent qui vous étiez,
parfois fait trembloter comme un vieux souvenir
vos dents s'entrechoquant comme en voulant leur dire
qu'il vous a bien reçu et pas plus de regrets
que le soleil soit loin quand il n'y a plus d'après
et pas plus de regard de ces creux vides et froids

qui un jour furent vos yeux et cette nuit ne soient
plus que ce morne appel, obscur tombeau de chair
que le puits de vos âmes que les temps vous fauchèrent
et parfois tu avances, toi sans voir leur trépas
ou tu pourrais le faire toi qui n'existe pas
et qui tient dans tes mains les globes arrachés
aux fils de tes doigts où ils pendent attachés
ceux qui n'existent plus et toi de ces décombres
de leurs sourires, tu joues en leur donnant ton ombre

Les passés d'aimons

J'ai perdu le jais de tes yeux dans l'ombre de mes nuits
tes mains ont disparues aux mots de notre ennui
Nos doigts pâles n'ont plus qu'un squelette abandon
quand elles parcourent nos peaux au froid de leurs
tendons]

Tu as perdu ma voix aux hurlements du vent
Je n'entends plus que toi et cet amour d'avant
J'ai creusé de mes peines un sillon qui lacère
un creuset de passion... mais ces passions passèrent.

La terre n'a rien voulu, elle n'a rien retenu.

L'eau de nos souvenirs a bercé nos peau nues
jusqu'à ce que ridées, noyées de ces regrets
nous n'ayons plus rien d'elles qu'un avant cet après
et que nous ne séchions l'encre de nos mémoires
qu'en enlaçant nos corps inutiles semoirs
d'où ne germera rien que le mal en racine
dont la bouture a prise en nos âme assassines

La rigole où verdit ce futur envasé
n'est plus qu'un vœu croupi qui nous a arasés
et de nos pieds baignant dans la mare de nos vies
on pourrit en sachant que c'est sa seule envie

Notre passion

Deux âmes égarées, sur ce pont, pourchassées
par les ténèbres qu'elles avaient cru bon d'enlacer.
Blanches, en la fumée du monstre se détachent
leurs peaux, noires leurs mains ont la cendre des lâches.
La plus jeune était belle, je le sais comme je t'aime
quand l'abîme a jeté et mordu la bohème
de nos vies, fait trembler les fondations de plume
que nous avons bâti pour combattre l'écume
qui perle de la gueule infâme et dévoreuse
de notre bonne amie, notre manie faucheuse.
Nos doigts ont basculé ; Dans l'abîme est-ce ta main,
est-ce tes os que je serre, en pleurant, dans les miens ?

Sang violé

Dans l'ombre de ces murs aux sabots noirs fendus
esquisse sa figure une faim défendue.

En tressaillements d'ombre exhalent ses naseaux
des râles de fumée qui font fuir les oiseaux
sa gueule est une grotte et sa gorge sans fond
ne souffle que la forge et vomit au plafond
des flammes qui ne lèchent que ma face et de haine
ne griffent et ne sèchent que mes joies et mes peines
ne laissant d'elles que cadavres sans coquille
où le mal être même n'est qu'un phare qui ne brille
que dans ses yeux de braises et les miens sont sans vie
cataracte de glace aux fantômes assouvis
château d'un autre temps où les murs sont de lave
et ne versent leurs douves que des torrents de baves
acide lorsque ta peau se repaît de mon corps
mordant et déchirant ce qui devait éclore
ne laissant de ma fleur qu'un bourgeon noir flétri
bouton n'est que verrue aux vents mordant mes cris
de vierge dont le corps est plantée sur sa croix
dont il ne reste plus que du sang sur mes draps

Hacker perdue

Devant mes yeux s'éclairent, pulsent les mots et pages
dont les codes se pressent a mes doigts donnant vie
dans la lumière honnie s'impriment en visages
les phrases sans paroles d'une âme sans amie
De ce masque de fer qui avale à mes mains
les mots de mes pensées, le mystère à mes sens
prédatrice, me repais aux secrets de l'humain
troupeau que je libère, cri muet de ma présence
De ces secrets volés à ceux de leurs systèmes
que mes doigts assoiffés entrouvrent et se retirent
des gardiens affolés, frères perdus que je n'aime
plus, vendus, prisonniers au rêve de martyrs
et de prendre avec eux l'ombre qui d'eux se moquent
duel aux touches d'ébènes, pressées, claquent et se taisent,
leur répond en silence de mots sans équivoque
qui les envois meurtris les clouant à la chaise
de la médiocrité, moi mon trône est perdue
sur une autre planète ou le libre est un du

Avant

Les épines assassinent sa raison condamnée
rôdent leurs mains d'abîme près de l'enfant blotti
tenant contre son cœur, enserrant ramené
des affres de son drap, le doux et vieux Teddy
enfouissant son nez pâle dans tous les souvenirs
dont la peluche usée, son rempart à ces choses
bouclier confident, exhale le vieux cuir
Les sentant maintenant rôder si près il n'ose
même plus respirer ou bouger le tissu
pierre-enfant dont le cœur est un bout de chiffon
En ténèbres se meuvent les griffes qui le tuent
Dans tous ses cauchemars qu'il fuit mais qui le font
trembler ses yeux se ferment en sanglots d'impuissance
aux sons qu'il ne connaît, battant l'armoire obscure
rôdent cet être d'ombre auprès de sa figure...

L'alchimie des roses

Vin de rose au bouquet s'offre tendre et bouillonne
De son musc glacé en vapeurs tourbillonnent
Autour du verre qu'elles luisent aux lèvres frémissantes
des colonnes en bulles qu'elles effleurent amantes
Viennent s'abandonner, condensas qui ruisselle,
de leurs chaudes salive dans la froide coupelle
glissent les grains de poudre y gonflent de leurs larmes
plongeant dans cet abîme y disparaissent en charmes.
La font d'émoi changer de couleur et se parent
d'une robe bleutée en vert se chararrent
au cœur du doux liquide au gré du feu qui doux
vient lécher de sa flamme, ses doigts; à ses remous
exhalent ses arômes, de son cœur qui se noie
qui exultent de chaud qui en pleure de joie
quand de nouveaux pétales y sont plongés, se gorgent
du sucre du passé et en son sein se forgent
un nouveau corps au cœur d'un vieux rêve d'humain
distiller la beauté pour en faire un parfum

Dér'iver

Ils s'abîment aux ongles de l'hiver, mes doigts
s'habillent d'un manteau qui les courbe de froid
Battue par la tempête aux ailes du dragon
blanc qui souffle mon être au froid de ses façons
déchire de sa griffe en assaut ne s'arrête
qu'en dévorant ma peau, en lacérant ma tête
Hurle au vide d'espoir, gueule en ténèbres luisent,
les beautés illusoires dont les baisés détruisent.
Mais soudain de la croupe, du monstre ailé de glace,
descend le mort enfant qui triste me fait face
et vient prendre ma main, dans ses crochets resserre
tendrement, voyageur, tout mon corps dans ses serres
De mes yeux lourds cristaux, de bleus cernés de sang
arrache la lumière au couteau de ses dents.

Le jeu des diables

Sur le parquet craquant, costumés, ils vaquèrent
les érôs. Tristes apôtres de naguère
leurs pas pesant, usant, les planches de la scène
en une triste ronde, aux battements obscènes
Leur masque en crâne, aux dents claquent la parodie,
sourire en serpe ou faux, entaille leur folie
La chanson muette, au lent ballet, secouent la tête,
Le maquillage aux noirs cadavres de leur fête
coule près de leurs yeux, en marques grises et sombres
Comme eux s'approchent, et puis, s'écorchent de leurs
ombres
Regards laiteux ne pleurent plus que ces humeurs blêmes
qui suintent d'eux quand ils déclament leurs poèmes
Habillés de ténèbres ne cachent que noirceur
d'où deux ailes de moire, ne sont que pauvres sœurs
qui déchirent leurs dos en tentant d'échapper
au froid des mots des monstres dont le corps les
happaient
Hurlent dans l'air pesant du théâtre ou la ronde
procession continue et dont les jeux ne grondent
que dans ma tête d'où s'élèvent leurs voix lourdes

spectacle dont le vide me plaint de n'être sourde
et ne laisse en mes mains que plumes arrachées
qu'ils rient fous de me voir ne pouvoir pas lâcher

Meurtre moi

Hier j'ai tué une femme par dégoût de ma vie
Un acte horrible, un drame, par lequel je m'enfuis
Oui je suis assassin mais déjà condamné
et pourtant nul ne voit que ce choix je l'ai fait
et de ceux qui m'aimaient, nul ne pardonnera
hier j'ai tué une femme et cette femme c'était moi

Ame enfumée

La brume est tombée sur le lac de mes yeux
Le dragon noir en a mangé le disque bleu
Lorsque ses ailes aveugles ont battu le reflet
de l'eau de laquelle elles s'étaient envolées
Le lit blanc s'est ouvert comme Avalon
Tourbillon de lumière n'a l'ombre de personne
pour danser sur les vagues aux soies de l'araignée
multiples les étoiles qui l'ont accompagné.
Et moi j'ai respiré au vent de ces embruns
et je m'y suis noyée pour revivre sans fin
où les brises en murmures ont mené mon esquif.
Ces sirènes d'abîme au corset du récif
m'ont guidé de leurs souffles, m'ont frôlé de leurs corps
chantant près du serpent que l'argent n'était qu'or
pures ont refermé leurs désirs sur les miens
brusquement j'ai ouvert mes yeux... sur rien
tout était obscur autour de moi.
J'ai posé mes mains, sur ma figure, mes doigts.
Il n'y avait plus que ce rire.
Un rire froid.

Expire...

Juste pourrir

Le cimetière éventré de tombeaux éventés
Se fout du visiteur et son rire édenté
de pierres dont la mâchoire s'est brisée de silence
a planté ses crocs noirs sur la chair qu'on lui lance

et le marbre a mâché les restes de ces corps
et a mangé d'abîmes les déchets qu'il dévore
Les tristes désaccords qui sont faits pour lui dire
qu'une nouvelle offrande était laissée pourrir

n'est qu'un cadeau de plus que l'énorme intestin
du monstre va broyer pour n'en laisser plus rien
que des gaz, feux follets qu'il éructe et recrache
par tous ses pores, cette mort, flatulence qu'il ne cache

que par les croix, ces cibles, apposées sur la viande
qu'il mordille en bavant ; attendant qu'elle fasse
lorsque de nouveaux pas, sur sa langue ont posé
leur goût de douleur et de souffrance ankylosées
Il détourne un instant son regard vers chacun

appréciant la valeur de ce qui sera sien
puis grogne et s'ouvre ; il sait que pour moi est le deuil
et son palet de glaise pourlèche mon cercueil
avant qu'une dent sale ne vienne fermer le trou
commence sa salive à sourdre des écrous

Conscience

Qui a volé le mystère du tombeau des Roi
ne laissant que poussière au fond de leur bois ?
Qui n'a plus fait d'amour qu'un corps caverneux
et de notre cœur plus que veines bleues ?
Qui a volé ta Foi en criant Seigneur,
n'a fait de tes chairs qu'un cancer de peur ?
Qui habille ton rire de l'acier d'un dogme
qui t'as fait vomir sur l'avenir des hommes ?
Qui a emporté en torrent la pluie
gravé dans le marbre, le sang de nos vies ?
Qui a su comprendre et vendre notre âme
à cette vérité que dicte un programme ?
Qui a su prédire comment sur ma joue
s'écouleraient mes larmes sans savoir leur goût ?
Qui a su répondre aux mots inconnus
sans vouloir savoir d'où ils sont venus
et n'a plus en mains qu'un vide rempli
de vœux envolés, d'espoirs accomplis ?
Qui n'a fait de moi qu'une seule équation
qu'une seule hypothèse, celle d'avoir raison
et moi qui la suis j'embrasse son erreur
de faire de nos vies des détonateurs
qui a fait de nous ce rien que nous sommes
et nous a appris qu'on n'était personne

Espère ton diadème

J'ai posé mon doigt fin aux soies que j'ai tirées
sentant ces vibrations de toi qui m'attiraient
et sur chacun des globes de mes centaines d'yeux
il n'était qu'un reflet qui dévorait tous ceux
des astres et ce n'était que toi qui te mourrais
sur ma toile de lune qui diamant t'amourait
de ces fines fibrilles qui partout sur ton corps
t'entouraient d'un cocon pour que tu puisses éclore
entre mes lèvres noires et mes pattes où dansent
tes cris que moi j'étouffe aux fils de ma démence
et n'aspire de toi qu'un nectar qui n'a plus
que ce seul suaire blanc que je t'ai dévolu
pour que ne reste rien que moi qui veuve d'âme
m'inspirait bien de toi en t'appelant ma femme
puis quand le tombeau vide est délaissé se meurt
m'en retourne arachnide au fond de ma demeure

La mort d'aimer

Comme un assassin s'inquiétant de son corps
Je ne sais dire toujours à ce qui n'est qu'encore
Conjuguer notre amour à ce qui n'est qu'un drame
et te prendre les mains tout en sortant ma lame
de douleur qui profonde a percé nos matins,
t'as détruite et de moi n'a laissé que chagrins
de tes pleurs sur ta joue, sans que tu me répondes,
j'ai éteint mes lèvres en asséchant leur onde
en ayant aussi soif mais n'ayant plus de toi
qu'un corps vide sur lequel ne s'épuise que moi
Tu n'es plus que le marbre à la gloire d'un passé
que j'ai déjà perdu tout en t'ayant brisée
et le goût de mes peines n'est plus que peau flétrie
tu es la fleur usée d'un mal qui ne s'écrit
et n'ayant plus d'épines pour faire saigner mes doigts
j'ai dû prendre ma plume pour la planter en moi.
Je suis comme l'assassin c'est ton corps qui me gêne.
Là sous les draps regrets, dans le grand lit des peines,

tes bras ceints. Nous ne sommes pas de ces femmes
amantes.]

Je ne suis de ta flamme plus que la sombre mante
et toi le papillon qui m'a pris pour une fleur
t'arraches les écailles aux ailes de mon malheur
Tes mains sur ma peau pressent comme un désir perdu
mes hanches qui ne frémissent, passion d'un phare indu
et moi les yeux ouverts je vois les tiens fermés
ma main qui te caresse sans même plus t'aimer

Mécanique du vide

Une étoile est tombée aux célestes demeures
de l'incompris miracle, un corps noir qui se meurt
une nova perdue à la céleste traîne
de son poids à mangé sous le fer de ses chaînes
sa dernière clarté et s'est ouverte au vide
quand l'écloso lumière, palpitant cœur sylphide
a brillé puis s'en va féconder de son or
l'abîme où l'auréole reste vivant trésor
puis la fleur se referme et disparaît comme celle
que l'on a dans nos yeux jusqu'alors éternels
puis se fondent à l'encre et sans plus persister
ne sont que souvenir au passé d'exister

Immobilité

Et la lune affolée a posé sur mon cœur
un peu de sa folie, beaucoup de son malheur
et la rosée a luit sur mes lèvres perdues
qui n'ont croqué de fruits que leurs désirs fendus
et la fièvre a rongé au front de mes hivers
une errance passée au jardin des misères
et mon œil n'a luit que d'un désir secret
celui de naître aveugle et de mourir crevée
et le soleil a pris dans ses rayons mon corps
n'en a fait que charpie, d'ardents chardons de mort
où les grains de pavot, pauvres grains de poussières
ne font que s'envoler sans sauver la lumière
et la statue qui est le corps que j'ai vendu
maquillée de son art n'est qu'un pavé pendu
au socle du silence et mensonge de vie
rongée par son destin, perdue dans sa folie
regarde les oiseaux qui maculent ses bras
des fientes de leurs mots chantent qu'elle ne fuira

Sorcière

Le pied d'une sorcière a frappé de sa ronde
les cris qu'elle a volé et chaque être seconde
son rire de sa voix ; les damnés émouvants
s'accrochent en suppliques aux hurlements du vent
Les colliers d'os jaunis, ornements mortuaires
se frappent d'ombre nuit au rythme de la terre
qui se craquelle et laisse apparaître éructant
les génies en colères et le flou grouillement
des carabes ailées dont les noires élytres
s'écrasent sur son corps en caresses sinistres
Lorsque la gueule d'ombre, entaillée par les pierres
de la succube s'ouvre, en vomis s'envolèrent
des papillons de nuits dont le ballet nocturne
est un postillon noir des arbres vers la lune
et quand des heures plus tard en sillons ravagé
le sol de ses enfants n'est plus en rien gorgé
La femme à l'œil aveugle le tourne vers les astres

dirige ses nuées au chevet du désastre
et tourbillon de cris, auréole d'insectes
elle, s'envole, elle aussi ne laissant que d'infectes
tumeurs qui au matin, au sol dressent suppliques
et ne laissent au cœur qu'un cercle de colchiques

Seule et sans toit

Les enfants seuls, vêtements sales, en lambeaux, se regardent]

Ils ont leurs yeux, cadeau d'espoir et de misère dont ils se fardent]

Un chant vulgaire, des poings salis et des figures d'anges tombés]

qui n'ont trouvé que le soleil dans le replis de leurs pensées]

et quand leurs mots ont parlé d'or, c'est le pionnier qui tue la terre]

pour donner corps là dans leurs cœur et précipite sa lumière]

Les enfants seuls n'ont d'autre ami que le silence d'un autre temps]

qui a mangé l'indifférence et de ses tours les autres gens et ne leur laisse que choses usées mais qui ont gardé leur odeur]

celle de l'amour de qui n'a rien, que l'on rapièce du bonheur]

de qui n'a plus que ces taudis et dans leurs bras, là dans leurs lits]

et dans le mien moi j'ai vécu ce que tu lis

Amour propre

La vie privilégie toujours les mots d'amour
car il faut être deux pour conjuguer toujours
les verbes ennuyeux du triste dictionnaire
couverture de soie à ce désir vulgaire
de ce plaisir coupable de ne faire que pour soit
ce qui n'est pas un monde car il suffit d'un doigt

Vie parallèle

Les costumes donnés, repris et reprisés
ne font de nous que des vitrines déguisées
aux mains du maître noir du noeud de nos histoires
papillons costumés endimanchés de croire
à leur propre existence quand le vent qui les meut
n'est qu'un souffle sans fin dont ils n'ont que le jeu
et l'hélice en ses pâles aux insectes fébriles
se donne un territoire en les mouvant d'asiles
et eux s'inventent uniques, ces esclaves de chair
quand il ne sont glorieux que des passages d'air
et le nouveau se moque de l'ancien déjà mort
et ne se perpétue que ceux qui font encore
et sans cesse le tour au hasard des mouvances
ne laisse des esquisses que rêves d'existences

Macadame

J'ai dévoré mon corps aux creux des autres jours
mes entrailles glacées cisailées tout autour
des marques noires. Mes dents découvrant maculées
ce qu'elles ont, aux tranchant de ma voix, cisailé
et je prends dans mes bras en rire froid la douleur
anorexie mon mal, couteau, proie qui se meurt
tout au fond de mes doigts se desserre et demeure
le trésor de ma vie, un coeur las qui s'arrête
que je presse battement et mimant de la tête
le hoquet de l'enfance, la chanson des vieux jours
d'un bébé au réveil et d'un monstre à rebours
et je ris de mon mal en mangeant le silence
des autres qui me croisent et me crois en démence
et j'ai jeté si fort mes artères sur le mur
de la terre c'est un trou qui en moi se fissure
des abîmes d'un corps déshabille tailladée
ma peau nue de l'humain, qu'un vagin sur des pieds
et la bave a monté, commissure qui sourit

par pitié qu'on dédaigne par amour qu'on essuie
salissure aux chiffons et rayure d'un temps
l'autrefois est un lieu qu'on oublie en mourant
et les spasmes ne laissent de mon masque de jais
qu'un cadavre de chairs dont je suis affligée
et les gens qui n'ont droit qu'au cliché noir et blanc
de ma vie prostituée ne voient pas tout ce sang
qui s'écoule et moi folle ne fait que révérence
d'une Eros costumée arrachée à l'errance
et éteint mon ego à ma poitrine ouverte
et enflamme son vide de la vie qui lui reste
je ne suis qu'un zombie qui a peur de la tombe
une fille de la nuit qui couche avec les ombres
et la colombe au nid tressée de datura
et d'épine à la lie de son passé tuera
ce qui n'était qu'un rire n'est plus rien que l'écho
et de ce souvenir ne sont plus que des mots

Réponds moi !

J'ai tant jeté de bouteilles à la mer
que l'eau en est polluée de mes songes amers
et quand s'inonde un mot dans sa coque si frêle
c'est mon coeur maladif qui se gonfle de sel
Polymère qui s'échoue, bercé de mes chagrins
n'est que plastique mou de mon rêve enfantin
et la baleine échouée ou tortue qui se meurt
à l'appel envoyé, avalé par erreur
ne retient pas mon bras, je veux maudire le monde
et si je dois mourir sans que tu me répondes
que m'importe au final que je tue l'océan
puisqu'il détruit mes rêves noyés de son néant

Mannequin de soie

Les mannequins de cire les doigts frôlant la vitre
Attendent. Leurs yeux peints, leurs postures sinistres
Semblent appeler quelqu'un et sans bouger leur corps
Promettent les poupées au fond d'un sourire mort

De montrer le destin de quiconque regarde
Les pâles attributs de vie dont ils se fardent

Sur leur trône de marbre, tels des dieux épinglés
ces papillons de vies sous le verre adulé
prédateurs immobiles d'un disciple émouvant
Déposent leurs sermons sur les presque vivants

Et leur masque gangrène les doigts touchant le verre
de ceux qui veulent copier leur destin pour se plaire
se faussent de leur rire, copient jusqu'à leur geste
S'affublent de leur linge sans présager du reste

Et les reflets mouvants des statues immobiles
Vont essaimer ailleurs leur silencieuse idylle

Lentement le visage du monde s'est figé
Au même sourire mort que la glace piégeait

Et les mannequins de cire ont traversé la vitre
Sans bouger, immobiles, plastique qui s'effrite

Et tous les prisonniers au fond de leur regard
Ont piégé leur misère en brisant le miroir

S'enlaidissent et ne garde, esclaves des icônes
Que marques qui les figent et plus rien d'eux ne prône]

Que beauté des aiguilles, en rangée collection
Alignement de corps, percés, de papillons

Bois d'ombre

Corps scarifié, les mains perdues, les joues usées
Cascade entre mes doigts, la folie médusée
Mes yeux de pierre, amours, tout au fond d'un torrent
Supplie et cri, râle et s'étouffe entre mes dents
la bile et pâle, abattue recroqueville
En moi présent tout mon passé de petite fille

Entend, pleur, sanglote et prie, mord mes jours maudits
A tout retenir j'avais oublié d'être en vie
J'avais oublié d'être en vie

Regard blessé, couturé de marbre et soie
Entouré d'un château, princesse, rie, pleure mais soit

Entend, pleure, sanglote et prie, mord mes jours maudits]
A tout retenir j'avais oublié d'être en vie
J'avais oublié d'être en vie

Cœur couturé, espoir déçu, rêves envolés
Croassent au fond de mon cerveau ankylosé
Corbeau de malheur, tatoué sur ma peau
Fracture qui déchire mon corps et mes os
Anémiés. Je pleure sur mon passé d'enfant
Idées perdues et en fuite à présent

Tu vois je pleure ce n'était pas pour rire
Tu vois je pleure mais ça ne veut plus rien te dire...

Et tombent les larmes sur les lattes et n'y laissent
Que ces tâches sombres à l'effigie de ma tristesse

Tu vois je pleure vraiment,

Perdue dans le grenier de mes idées, porte fermée ici
Noire, perdue à l'imaginaire de fantômes amis
Le reste s'écoulant sur ma peau leur fait peur
Ils n'ont plus rien à damner, tu vois, même eux me
pleurent

Encore y croire

On se donne et puis on nous prend
La main qu'on broie
et puis qu'on nous rend

On croit encore et encore une fois
On reprend la main
Qui brise nos doigts

On donne sa vie, et puis on la jette
On attend qu'un mot
Mais nos morts sont muettes

Et tous nous morceaux perdus dans leurs paumes
Nous font d'incomplets
tableaux de fantômes

On donne son âme et puis on se damne
On frémit de croire
On meurt de ces femmes

On leur donne tout et puis on nous pend
D'abord de plaisir
Puis nous asphyxiant

Car à tout donner c'est nous que l'on perd
On ne gagne rien
Pourtant on l'espère

Si il te plaît

Elle m'assassine au froid silence
et serpent nu caché regarde
Ce métal, froid, quand elle s'avance
et ces anneaux dont elle se farde
Et moi la proie de ses chagrins,
le regard blessé de ses peurs
J'ai été mangée par ses mains
Quand elles m'ont enlacé le cœur
Et chaque soir où elle se glisse,
Désir glacé, de nos deux corps
Moi, J'ai tremblé pour qu'ils s'unissent,
et qu'elle se love sans effort,
entre mes reins et tous mes sens
restent perdus et s'asphyxient
à sa langueur où ils commencent
A faire l'amour à son envie
En notre jungle aux larges draps
Où elle m'enserme et me retient
Et me susurre entre ses bras
qu'elle veut ma vie si je veux bien
Je me débats mais ses crochets

m'ont mis du venin dans les yeux
et je n'y vois plus que les siens
et m'hypnotisent de leurs feux
je ne sais plus ce que je fais
j'ai perdu mon âme sur sa peau
mais je n'y ait rien retrouvé
car elle avait mué de nouveau
et dissolue de sa salive
Moi la damnée de son appel
je ne crois pas que proie survive
à un serpent qui s'éprend d'elle
et je ne crois pas plus sortir
de cet abîme ou elle me plonge
la lent et horrible plaisir
de s'étouffer quand elle s'allonge

Eclat de verre

Cogne rafale à mes volets
cogne et me brise à m'envoler
cogne comme un monstre affamé
cogne ma vitre à la briser
crache salive et froids sanglots
crache ma vie, glace mes os
gratte et lacère tout de ta chasse
envois tes larmes sur ma face
hurle ta douleur et ma peine
hurle au vent, errance vaine
bat mon regard et m'obscurcit
gouttes de pluie au goût de vie
hurle la mer et la démente
pleure noyée, tempête et lance
tous ces regrets qui me lacèrent
branches brisées, crachats de pierres
hurle les arbres et la marée
hurle aussi fort que je me tais

et le silence soudain fait croire
m'avoir brisée de désespoir

pour repartir encore plus fort
hurle et recrache, gémit encore
vibre le sol et tous les meubles
démon se venge, douleur aveugle
cogne plus fort qu'un cœur absent
coule ton eau plus que mon sang
avale moi de ta noirceur
envole moi toute cette douleur
déchire moi et brise mes os
enfonce moi à tes couteaux
que tu détrempe de ta haine
noie-les et tranche moi les peines
ne laisse rien d'une vie de merde
fissure moi que je me perde
et déracine, tord moi ce corps
ne laisse rien, même pas la mort
balance moi en mille morceaux
éclate moi comme un carreaux
et comme un verre de cristal
fais moi sauter car j'ai trop mal

Jannée

Souffrir de vide, mourir de rien
un statue, ma vie, la gangue
d'un corps ouvert à coeur exsangue
morbide et fendue se retient

A quelques fils, farcie de pierre
de l'empailleur. Jamais ne cille
et billes froides non plus ne brillent
qu'à la lueur d'autres lumières

Verre teinté, peau recouverte
par poussières et décadence
dans le placard d'une existence
n'incite pas à découverte

perdue d'espoir, reste trophée
d'une histoire tristement finie
accrochée, plâtrée se contrit
de ce silence, reste d'Orphée

paupière scellées jamais ne cille,

et ne se rythme que du temps
qui sans rien faire ronge et attend
tendit que tournent les aiguilles

me percent ces joie dissolues
d'elles et leur cours, triste frissonne
après et quand elles me sonnent
tourne et retourne, en moi n'ont plus

que les trous noirs, bleus qui s'emparent,
et répandent à mes jointures
le temps et le dard du futur
qui perd et perce mes remparts

Lady fusion

La brume a condensé le rêve et la vallée
a pris de son pelage d'herbe et de rosée

le feu de ton visage, où tes mains qui se joignent
aux miennes ont envolé le tissu qui s'éloigne

et laissent nus nos corps. Nul n'est plus retenu
que ton sein à l'obole aux maigres mains ténues

Dévorent en danse et larmes nos regrets et nos joies,
Libres au vent se livrent et chevauchent nos doigts

et cheveux tourbillonnent aux alezans montés
au galop d'un espoir court le temps éhonté

cognent nos coeurs battants d'un trop soudain trébuché
sur le pavé de croire aux fontaines se juchent

les dernières lueurs quand la lune et soleil
ne font plus que deux yeux à nuls autres pareils

regardent au noir tombé et la nuit de deux êtres

qui ont abandonné les pantins de paraître

ne sont plus que l'amour qui se fait sans se dire
qui se vit sans se voir à l'écrin de s'écrire

et sans cri qui se plaint de ce qui n'a pas lieu
au loin de ce qui fait ce que les autres envieux

regarde et ne voient pas, perdue, noyée d'ailleurs
dans ce qui n'est qu'un tour parle notre lueur

et ce bonheur aux rennes qu'on oublie de tenir
pour ne plus rien guider que nos corps du désir

ne s'en va pas pourtant aux trèfles qui parsèment
le sol de nos ébats dont la chance est qu'on s'aime

et quatre feuilles trouvées n'ont rien de ce miracle
que j'avais vu lové aux yeux de ton oracle

et tous les mots perdus au vent qui se levait
sont restés accrochés au flanc de nos pensées

quand glisse l'herbe verte, caresse qui n'a plus
qu'un goût de découverte à nos vœux dévolu

où tournent les nuages qu'on nomme d'avenir
en leur donnant présage de ce qu'on ose dire

et le doute n'est pas car il est mis là bas
dans la vapeur des cieux, au lieu de ces combats

que l'on ne veut mener et l'on laisse nos songes
au fleur de ce bonheur on a repris nos longes

pour dresser notre coeur à n'aimer plus que deux
et à voir un seul être à l'enfance d'un jeu

Aubépine Durancier

J'ai la folie superficielle et la démente à fleur de peau
le bleu du ciel est un fardeau qui se dessine entre mes
doigts]

et se repaît de ma conscience et se replie au fond de moi
et l'aubépine me griffe et danse et s'insinue entre mes os

qui m'ont traînée là où mes pieds se sont noyés de leur
silence]

là dans la brume où j'ai poussé ce cri qui n'était que l'écho
d'un braille amer où n'a fumé plus que la vapeur de mes
mots]

perdus dans l'air et n'a laissée qu'un condensât
d'indifférence]

qu'un reliquat vulgaire et froid comme le parfum de fleurs
fanées]

qu'on aurait pris pour quelques Reines bien trop avardes
de baisés]

Comme le bouffon qui de noirceur gémit tout au fond de
ma glace]

et ne respire et fond en moi que ce tableau dont il
m'efface]

J'ai percé mes yeux de mes larmes et j'ai griffé
l'indifférence]

mais ce n'étais que l'orgueilleux prétexte de mon existence
et j'ai brisé tous les miroirs mais c'est au moire de mes
murs]
que j'ai compris que mon espoir n'était que de ces
déchirures]

et j'ai cherché à m'envoler en suicidant mes souvenirs
mais n'était que mouche collée à la spirale de l'avenir
dont je n'ai pas pu me défaire et j'ai rongé si fort mes
chaînes]
que c'est mon corps que j'ai mangé en arrachant toutes
mes veines]

et je n'ai plus de mes regards qu'un vide où je me suis
damnée]
un grand lit blanc où je suis seule et où me bordent mes
années]
et je me flétris de savoir que je suis jeune sans espérance
d'une vie au vase cassée et qu'on aurait rempli d'essence
pour me brûler sans me faire luire de ce seul rêve

d'illuminer]

un autre ciel que celui-là où je me meurs quand je suis née
dans cet ailleurs où j'ai cru vivre en ne mimant que les
passions]

un clown perdu, une gothique qui s'est trompée de
vocation]

et qui a déteint ses couleurs au soleil d'une autre planète
et n'a laissé de l'astre rouge qui illumine les rires d'enfants
que le cuir noirs et les croix sombres qui ont l'image de
Satan]

et tourbillonne toutes ces voix, la haine tout au fond de
ma tête]

et se mêlent et meurent pour renaître sans cesse

et se fêlent en caresses et en griffes et en cris
et ne laissent en mon âme que fractale agonie
et s'enfonce et se terre immense forteresse

qui s'est construit prison au geôlier du timide
mais ne sont que mensonges que l'on remplit de vide
et là ce que je suis sans même plus savoir
est enterrée au fond, je le crois quelque part

et sans plus rien connaître, ni de moi ni des autres
je tourne sur moi même tandis qu'autour se dressent

d'autres murs en prisons, d'autres crimes en caresses
et j'insulte le monde et je tue les apôtres

tout à mes yeux est faux et mon regard se brise
d'une toile raturée d'une araignée éprise
à son propre piège et le tableau de soie
m'étreint et puis m'étouffe en m'enfermant sur moi

Lasse

Un nénuphar dans le désert, une illusion dans un regard
elle est hélas,
dans le ruisseau de nos mémoires, un papillon en pleine
mer]
elle est hélas,
solitaire de ces milliards, au vermillon son teint si clair
elle est hélas,
dans cette obscure lumière, une sirène dans une mare
elle est hélas
un quelque part d'ailleurs si cher, une gravure qui s'efface
elle est hélas
un reflet qui se glace, un souffle chaud d'hiver,
elle est hélas
l'immobile qui se perd, un fantôme... et sa trace
elle est hélas
un infini de l'éphémère, un océan dans une tasse,
elle est hélas
une merveille sur un trottoir, la triste fin de l'univers
elle est... hélas

Ma sœur

Dis moi pourquoi les pages du pavé de l'ennui
sont écornées, pliage de nos bonheurs enfuis
et pourquoi les gens pleurent cachés derrière leurs mains
plutôt que d'essuyer les larmes du voisin
Dis moi toutes ces choses cachées parmi les contes
en colorant du rose tous les mots de la honte
Dis moi si tous les grands perdus sur le bitume
veulent me tenir la main et me prêter leur plume
Chante moi ce refrain, celui que j'aimais tant
car je ne savais pas qu'il chantait le présent
Dis moi ce silence qui pèse et qu'on oublie
comme les fraises que l'on sucre en oubliant le fruit
Dis moi tout de ces danses et nos rêves de ballet
quand c'était dans nos yeux que les étoiles brillaient
Souffle moi à l'oreille nos mots secrets de filles
les garçons dont l'on jouait au fond de nos pupilles
et maquille mes joues pour cacher les réponses
qui t'ont mise loin de nous sans qu'elles te dénoncent

Bonheur incinéré

Un tableau noir s'est peint au sombre de tes yeux
tracé d'encre nos vies, dissolues sur ton teint
blafard a refermé la chaleur de tes mains
et brûlé ta lumière sur un feu presque éteint

Les cadavres de roses, amères que nous sommes
noires ombres du temps qui ont fleuries d'échardes
et du parfum d'un corps dont la folie des hommes
entre nos doigts en pleurs s'est perdue mais regarde

Le doute dont on meurt, le plaisir qui nous farde
Nos souffles qui s'envolent, soupirs chauds de l'opium
sur nos visages d'anges et cendres froides comme

nos doigts bleus et blancs, roidis et maculés
d'animal alangui, à l'aboi, esseulé
nocturne notre vie, la lune qui t'appelle
et caresse et nous fait, fantôme à l'envie d'elle

éther à son reflet, nues nos poussières sont
balayées par le vent qui me souffle ton nom

Le mâcheur de cailloux

C'est toi qui pleures, enfant, tu mordais la lumière
Maintenant de douleurs, entre tes dents : la pierre
Tu vomis à regret, l'eau vive que tu craches
Des mots tordus basculent comme tes os quand tu
mâches]
Pénombre qui se meurt, soleil d'un œil éteint
Ecornée ridicule, flaque avide se tient
Près de ta peau usée, boue n'habille visqueuse
Que tes lèvres gercées, pourries d'odeur envieuse
Et les pores enherbés dont tu griffes la gangue
Pathétique, ont glissé leurs racine en ta langue
Et te tiennent muet, murmurant et muré
Aveugle solitude à ta figure aurait
Bien laissé signature si n'était sur ta face
Déjà plus que blessures que plus rien ne t'efface

Soldats de plomb

Les enfants du silence ont tenu dans leurs mains
tous les mots d'une absence qu'ils ont eu pour demain
et chaque lettre est un cri qui s'efface sous le vent
qui s'envole et s'enfuit sur les rides du temps
et leurs peaux qui se perlent de ces pleurs qui se perdent
et ces pères qui se meurent de ces pierres qui se fendent
sont venus s'écrouler sous le fer de leurs bras
ont rouillé leur passé, ont rougi les soldats
et l'armée de leurs chants, ont pleuré de leurs yeux
la voix lourde et usée, vétéran de leurs jeu
ont tenu mais se taisent le papier tant promis
la chanson de ces rêves de leur muet compromis

Les papillons aux ailes d'acier

Ont essaimé !

Une chenille immense a dévoré la terre
Qu'elle avale comme elle avance
aveugle et solitaire

et sous les barbelés de ses soies qui la bardent
blindée elle ne voit pas
la feuille que je garde

et que je tends vers elle pour étancher sa faim
mais ce ver ne ressent
et ne regarde rien

A sa suite il délaisse d'évidés excréments
Pas plus que boue livide
Que fécès et que sang

Et je sais en tendant la ridicule obole
Aux mâchoires aveugles
Que ce n'est qu'un symbole

Qui n'arrête pas plus que le papier jauni
Le cartilage amer
Des mains qui la supplient

La bête qui grinçante referme sur mon cœur
Chrysalide ma chair
En espoirs qui se meurent

Les couteaux qu'indiffère jusqu'au goût de ma vie
La larve de ces guerres
Qui jamais n'ont fini

Les pies bavardes

Un vieux couple de pies, sautillant se regarde
Le reflet des diamants de leurs yeux, luit. Elles gardent
un nid en jacassant, couple aigrit qui fait fuir
les importuns oiseaux dont les couleurs font luire
leurs ailes de corbeaux, et leur cou d'os blanchis
que le temps à laissé des oisillons grandis
Et maintenant féroces protègent les vieilles dame
Un nid plein de babioles et de clinquantes flammes
De miroir et de fer, de verre et de saphirs
Que le temps même n'a pas voulu leur ternir
Et bien qu'elles n'aient plus d'œufs, et depuis bien
longtemps]
Les larmes de leurs yeux se consolent maintenant
En voyant le trésor accumulé qu'elles gardent
Et celui dans les yeux, de l'autre qu'elle regarde

Lune rousse

Au travers de ce ciel à poil sous ton pelage,
Je t'entends me dire nous, prédateur, mon visage,
sur nos corps éclairés aux stores qui nous dessinent
laisse nos peaux marquées de l'amour que nous fîmes

Et nos côtes saignées brusquement se sont ceintes
Et ma bouche est la gueule qui me hurle ta plainte :

Miroir maudit, miroir, mensonger qui luit d'or
Messager soit maudit ! Non pas encore !

Un cri dans la nuit, chasse les bêtes qui regardent
Lèvent leur musc froid et sur moi meute darde
Le meurtre d'un passé, le présent qui m'enfer
Transforme monstrueux, mon âme en meurtrière

A genou. Tu relèves, crocs qui hurle ta fièvre
Tu dévores la louve, et m'écortes les lèvres
Chien, je m'arrache enfin de toi, ton cou maudit

Chacal a fait de nous, la bête que je suis !

Hurlant tu peux crever, je ne pleure plus de rien
La nuit s'est déchirée, la lune levée, mes mains
Sont des griffes qui se terrent, lacèrent et se débattent
Bonheur abjecte qui s'enfonce et se rétracte

Et sur ma gorge, livre, la salive moqueuse
a fait de moi charpie, un monstre monstrueuse

et le regard des spectres, Moon mimant l'horreur
ont caressé ma tête, en jetant ta carcasse
ont vomi les rimeurs, à l'aveugle grimace
et me tenait en laisse leur collier que j'emmerde

La maison est détruite, le monde est raturé
Toute fuite rebute le prédateur. Ecorche
la grille qui encage chacun de ses reproches
le lit minable et froid où on l'a capturée

La pute sans lendemain qu'il sera, qu'il était
Passé passant, le regard laiteux blanc cassé

Cyanure banalisé

Léthé coulant a délaissé sur ses pensées

Une ravine acide et noire de peau qui s'use

De cette mort qu'on accepte quand c'est la vie qui nous
refuse]

Le goulot froid où ne s'étranglent que nos souhaits

Rebord de verre tranche nos lèvres sans goûter

Et notre cœur pulsant le poison qui se perd

Supplie et cogne au fond de sa prison de chairs

Déifie moi !

Plus mes textes sont beaux et moins vous les aimez
au jardin des idiots on prise son reflet

Mes écrits sont divins, la critique des hommes
est un grand vin goûté par des bêtes de somme

C'est le nouveau qui naît et l'ancien qui refuse
en renâclant borné, ma beauté qu'il accuse

Baudelaire en poussière et Rimbaud sont heureux
d'être morts pour me voir, médiocres vaniteux

Inégalée, sublime en refermant leurs tombes
à coup de rimes où n'est que fiente de colombes

qui n'habille plus d'eux qu'un deuil en formulaire
récitation bornée d'un orgasme scolaire

et les feuilles longues qu'on peine à ramasser

d'écrits qu'on parachève de ces fantômes usés

ne laisse apercevoir que ce dernier message
d'humanité stupide qui ne voit le passage

d'une femme génie, filante solitaire
dans les affres infinies que le fade veut taire

Restez donc à vos pierres tombales les enchaînés
la beauté n'est sur terre que pour être damnée

Gardez donc vos crayons, coloriages enfantins
quand moi je vous offrais le monde de ma main

Sans génie

La femme honnie n'a plus d'amant
chevet serti de ses diamants
au lit défait sa main resserre
le goulot froid d'un autre verre
et ses yeux bleus larmés d'amour
ne brillent plus à nouveau pour
un autre reflet dans la glace
qui seule renvoie, moqueuse, en face
le triste portrait d'agonie
d'un mauvais peintre sans génie
là dans le champ de ses draps morts
elle se prend à s'éprendre encore
mais tout n'est plus que parodie
Sur le tableau, seule, elle vomit

Plagiez moi

Vacance de talents, s'il vous plaît plagiez moi
Je suis nue, je vous le demande, s'il vous plaît plagiez-moi
Enlevez moi mon âme et puis prenez mes noms
Enlevez moi l'infâme des mots de mes visions
Vacance de talents, nager pour se suffire
Noyez vous des démons que mes mots n'ont su dire
Enlevez moi pour vous, schizomeurtissez tout
Détruisez-vous dévots qu'à défaut on dévoue
Prenez mes mots, pendez vos pseudos sous ma haine
Tranchez vous d'être aimés en me suçant les veines
Complaisez-vous amis d'un merci pathétique
Sous des tonnes de lie mes humeurs syphiliques
Se tairont d'un sourire du crâne pesteux qui dort
Pour qu'on le sodomise en riant d'être mort
Vacance de talent, pendus parasitaires
Prenez mes maladies, sangsues perdues sur terre
Donnez moi des enfants qui légions brailleront
D'avoir pour seule mère les défauts de mon nom

Au dessus

23 quai de l'enfer par terre troué de fleur
jasmin frais des vulgaires roses rouges du cœur
épine aux lambeaux gris d'étoile en langue verte
noire au tombeau ma vie défile sous ma tête
Journée noire un corbeau au corps au jais me dit
Balancement d'émaux sous un collier, ma nuit
« Attrape le soleil ! » fanges figées se meuvent
Les gouttes qui me pressent, me pressent et puis
m'abreuvent]

Quelques mètres du sol, les pieds dessus de l'orge
D'auréole des anges garde près de ma gorge
Mots retenus, tapis d'œil en gris s'est lavé
Peut-être en ce néant de mes deux yeux levés

Repas froid

Le monde est mort sans qu'on le sache
plus que pas d'ombres sur les marches
Les détritrus volent et tombent
Dans le silence soufflant des tombes
Et dans les rues sifflent et claquent
De vraies affiches, de fausses marques
Partout que lampadaire éteint
par ce vent froid qui n'étreint rien
et sur les pavés qui soupirent
usés, lustrés, notre avenir

Proses ...

Goth à me city

Tréfonds d'une ruelle, chat miaulant à la lune. Souffle froid embrasant les volets clos de mon regard. Caresse mes doigts blanchis les bords luisant de ce miroir. L'eau de pluie berce le reflet que je n'ai pas, laisse entrevoir derrière moi le passé que je n'ai plus. Glisse ma paume dans le diamant bleu-noir. Bizarrement il est chaud. La mienne a le désir glacé de mes espoirs déçus. Si bizarrement gelée que même le luisant de la glace ne peut plus me figer. Je le suis tant. Tant et tant. Déçue à m'en saigner. Mes cheveux long de jais, caressés par les doigts immaculés du vent sont pareils aux algues noires bercées par quelques courants d'abysses. Les étoiles, poissons d'argent, dévorées par mes yeux, se reflètent à la surface des choses. Tout semble se mêler, ce démêler, se faire et me défaire. Je ne suis plus qu'esquisse. Je veux me brûler à l'enfer. Mes doigts ont dessiné, humide, un dessin que le temps me sèche. Les ombres, lucides guident mes mains aveugles. D'un porche grimaçant, voit la fille agenouillée que je ne suis plus. Caresse la longue robe à demi-déchirée et à demi-superbe, à demi-éveillée, à demi-morte. Mes lèvres amoureuses ne rient plus. Mes yeux pareils au printemps qui sommeillent de genêt verdissant d'épine encore à nue, sont éteints. Un lampadaire blafard pose une auréole macabre sur la scène dont je suis l'actrice étrangère, spectre des choses se déroulant et semblant filer sous mes doigts éthérées. Je voudrais rire. Sincèrement. Je ne sais plus pleurer. Je ne suis pas triste. Un chien misérable vient renifler le silence insondable de mon âme. Je ne me détourne pas. Les jeux de l'esprit n'ont plus d'importance. La pluie, vient caresser ma pâleur et hurle ses filles de discordantes mélodies que l'on essaye plus de comprendre. Tout vibre. Ma vie vide résonne.

Sur le trottoir tout s'enfuit. L'histoire et les histoires finies, le noir et les couleurs enfuis. Je prends mon fusain pour le tremper dans l'eau. Je dessine mais sur mes mains. J'aimerais éprouver de la colère. Que mes cils broussailés deviennent à nouveau mot. Sentir sur mes papilles le goût des lèvres d'une autre femme, sentir le regard courroucé de ces autres, et envieux de certains. Caresser de mes mains le tissu épais ou diaphane mais tout s'évapore en soupir. J'ai le goût acre d'un temps que je n'ai pas dévoré. Je n'ai plus soif de rien. D'innommables cris de pardons me parviennent parfois. Les mots n'ont plus de sons. Plus rien ne veut rien dire et je me complais à n'écouter plus que ce que je ne comprends pas. Mes doigts traînent toujours sur l'eau froide. Les papillons de nuit battant leurs ailes inassouviées glissent dans la nuit et battent furieusement le plexi blafard et moqueur d'un lampadaire, trônant, tel un dieu de l'univers, devant leurs rêves brisés. Parfois, épuisés, ils tombent dans la mare amère pour s'y noyer. Parfois, à de rares instants, je me souviens que ce sont mes larmes insensées, devant lesquelles je m'obstine à tracer des traits, sillons d'écume, qui l'a formé. Parfois, encore, j'entends la mer de tous ces gens pleurant comme moi ridiculement sur leurs morceaux de rêves. Mais je ne les vois pas. Eux ne me voient plus. Chacun nous sommes dans cette nuit qui seule nous réunit encore.

Je ressens bien le grondement des vagues mais j'ai oublié que le vent était peut-être autre chose que la voix des mourants. Que pourrait-il donc être d'autre ? Les papillons d'une aile peuvent bien contraindre le néant à se rétracter sur lui-même. Mes les papillons meurent.

J'essaye de battre les miennes mais je sais que si je m'envole le réverbère aura raison du peu de conscience qu'il me reste. Alors je suis là, sur ce bitume. Parfois et parfois encore.

Elles ont raison,

les dragons n'existent pas...

Première lueur de l'aube. Le matin blafard me jette ses derniers crachats d'automne. Les rues sont aussi vides que mon âme pourrait l'être et la pluie bat à mes tempes, embrouille cette histoire qui tourne et retourne inlassablement dans ma tête. Un vieux journal détrempe, une poubelle, un vieil orme à demi tordu sortant péniblement du carré qu'on lui a alloué dans sa gangue de bitume figé, tout ça passe et se perd derrière moi. Je suis trempée, je sens les gouttes rouler sur ma peau, alourdir mes cils et laver mon visage comme on passerait une compresse froide sur celui d'une mourante que la fièvre aurait fait délirer jusqu'aux derniers instants... Les flaques noirâtres zigzaguent sur le revêtement imparfait ou les chewing-gums écrasés ne sont que plagiats de lichens anémiés. Mes pas se suivent et se ressemblent, évitent et évitent encore ces flaques alors que mon corps est lui, déjà, aussi détrempe qu'elles.

« Te rappelles-tu le temps où nous étions ensemble » Tout ça n'a pas de sens. Je traverse les passages piétons en faisant attention de rester sur les lignes blanches. La figure rouge de l'icône qui s'allume semble narguer mes pas imprécis. « Je me rappelle » Les vitrines laisse apercevoir au-delà des ersatz d'étoiles, les perles qui ne les toucheront jamais, des vêtements dont les prix n'est qu'un leurre...

peut-être la seule couleur qui peut encore attirer les regards puisque tout est fermé... puisque je suis seule. Mais elles disparaissent à leur tour gardant dans leur ventre grillagé tous ces objets que le temps leur volera quand leurs gueules béantes à nouveau s'ouvriront sur les faux rires des fausses vies. Par instant je me prends à regarder le ciel. Peut-être crois-je y voir de nouveau le soleil. « Quelle heure est-il à ta montre ? Le temps s'est-il déjà arrêté sur ma haine ? » Sur le cliché en noir et blanc où je passe et repasse les mêmes mots, film muet qui continue d'avancer au rythme de ma marche je vois.. je vois le dragon que nous montions ensemble. Le dragon rouge qui s'insinuait en nous pour brûler tous ces décors ternes. « Pourquoi t'es-tu envolé sans moi ? » Je vois ses pupilles d'or qui se fermaient pour semer le chaos d'un bonheur que rien ne pouvait maîtriser. Je revois tout ça, tu le sais..

Maintenant il n'est plus que vers blanc, ces chenilles infectes que j'écrase en souvenir de notre passé. Cochenille ne donnant de rouge que la mort dans l'âme. Où sont passés nos mystères, ceux que nous gouttions sur nos lèvres et qui ne dégoutter pas mes yeux. ? Un chien errant aussi détrempé que moi, assis, sous un porche me regarde. Je n'ai plus le cœur à supporter d'autres regard que le tient. Je ne supporte rien. Parfois je revois le pays d'où nous venions, les mots qui se bouscuaient pour décrire la merveille, parfois je ferme les yeux et je reviens ici. Je ne vois que ces panneaux indicateurs nous dirigeant partout pour nous mener nulle part. Même notre tatouage s'efface sous la pluie qui se moque, même toutes ces choses que nous surmontions ensemble ont fini par me noyer ici. Rend moi le dragon que tu m'a volé Jimmy... rend moi les herbes folles et le pays d'Alice qui venait assécher tous ces torrents de conneries ! Laisse moi revoir les couleurs ! Laisse moi m'enfuir de ce monde gris ! Que ce soit avec toi ou pas, laisse moi m'enfuir, je t'en prie...

La pluie continue de couler, j'ai les mains dans le caniveau et j'imagine tous ces torrents que je ne franchirai plus. Je me tiens là sans pouvoir dépasser ce trottoir. Le monde semble m'avoir laissé sur cette île qui elle-même bascule sous les eaux... La marée monte... Les yeux de toutes ces araignées pendues à ces fils d'acier me regardent en ricanant...

Il n'y a pas de guérison possible... personne ne viendra me sauver de leur piège... les dragons n'existent pas... et toi tu n'existes plus... les araignées me l'ont dit... elles me l'ont dit en s'éteignant pour éteindre sur ma vie

Postface ...

Bambam

Hôpital psychiatrique du Papillon Blanc, 8h09.

Je suis une HL, une hospitalisation libre comme on dit en HP. Dans la pièce qui nous sert de chambre Bambam n'arrête pas d'avancer puis de se cogner contre le mur du fond. Il avance... puis se cogne... avance et se cogne encore. Bambam avait peut-être un nom avant... je ne le connais pas, pas plus que je ne sais ce qui le pousse à se jeter inlassablement sur le même pan de murs. A force de se cogner comme ça il doit l'avoir oublié lui-même. Parfois quand je m'endors au son régulier de ses tentatives, le goût âcre de mes cachets encore en bouche, j'imagine qu'il réussit à faire s'effondrer sa prison et qu'il réussit aussi à trouver ce qu'il recherche. Je ne sais pas ce que Bambam ferait s'il était à nouveau dehors. Peut-être trouverait-il un autre mur ? Je ne sais pas s'il y a une fin à son supplice. Y-en-a-t'il une au mien ? Parfois je lui parle mais il ne me répond jamais. Bambam ne mange que par intraveineuse si on peut encore appeler ça manger et s'il a évité la camisole c'est juste car le personnel trouvait marrant de le regarder se jeter sur son mur et prenait des paris pour savoir quand il tomberait. Bambam heurte son mur comme mes idées se cognent dans ma tête. Nous nous ressemblons et j'aimerais tant le sauver pour me sauver moi-même. Parfois quand je le regarde je vois la futilité de ce que je suis et il m'arrive parfois de faire comme lui. Je calle mon pas sur le sien et moi aussi je vais me cogner contre ce mur. Au début on a de l'appréhension, on sait que ce que l'on fait ne peut nous amener que la douleur, que c'est idiot et futile... oui idiot et futile comme tout ce à quoi on peut penser. Ensuite on

a mal et on se reproche d'avoir été stupide... et pourtant...

pourtant on recommence. Bambam résume ma vie et parfois moi aussi je me cogne avec lui. La première fois et la seule fois où j'ai vu Bambam pleurer c'est quand je me suis moi-même jetée pour la première fois contre le crépi grisâtre. Il m'a regardé, a secouer la tête comme dans un mauvais rêve trop longtemps maintenu... aussi brumeux et bizarre qu'un cauchemar médicamenteux. Il pleurait en me voyant et il a pleuré en se cognant à son tour. J'ai pleuré avec lui. Ça ne l'a pas guéri comme ça ne m'a pas guéri moi. Le mur reste là, tristement froid avec une tache de sang séché là où je me suis fendue la lèvre. Je manque encore sans doute d'expérience pour me faire mal sans que ça se voit. J'apprendrai. Un jour peut-être je serais comme Bambam, aussi froide que la pierre et aussi insensible qu'elle. Peut-être ne se comprend on vraiment que quand plus personne n'est plus capable de nous comprendre vraiment. Je suis une HL, une hospitalisation libre. J'ai choisi de m'enfermer ici pour m'évader de moi-même. Ici nous sommes tous fous, Bambam le sait. Qu'il est bon d'être enfin parmi les siens.

